

Stevenson (1/4)

Deuxième étape du Bouchet-Saint-Nicolas à Langogne



Le pont de pierre à Larrivéa à Landos.

Contrairement à la première étape avec le départ "forestier" du Monastier-sur-Gazelle, c'est dans un paysage très dégagé que s'effectuent les premiers kilomètres de cette deuxième journée. Une étape un petit peu plus longue mais qui démarre tout en douceur.

En quittant Le Bouchet-Saint-Nicolas, on laisse la fraîcheur des forêts qui entourent le lac du Bouchet pour se diriger plein sud sur un large chemin qui s'étire entre les prairies.

Un parcours un peu monotone sur le plateau du Devès de quelque six kilomètres presque en ligne droite dominé à gauche par le mont Fouey qui pointe son museau à 1.220 mètres d'altitude. Mais ceux qui aiment les grands espaces apprécient. Et la vue au loin est magnifique. On descend ensuite sur Landos que l'on aborde en franchissant un petit ruisseau enjambé par le vieux pont à une arche de la Castier qui a été doublé à une époque récente par un



Le viaduc d'Arquejol sur lequel les trains ne circulent plus.

autre ouvrage plus apte au passage des véhicules automobiles.

Un petit détour par l'église romane au nord du bourg avant de traverser Landos et reprendre le chemin du sud.

Le paysage devient ensuite plus varié et retrouve les reliefs accidentés qui font le charme de la Haute-Loire.

On délaisse Praclaux pour filer sur Jagnas, puis Arquejol un village oublié qui retrouve un peu de vie grâce à Stevenson. Généralement, le marcheur parti le matin du Bouchet-Saint-Nicolas arrive là à l'heure du repas de mi-journée. Ça tombe bien, un petit établissement "Cru en elle" accueille le randonneur pour un casse-croûte "tout cru".

Après la pause, on descend vers un ruisseau qui est surplombé par l'impressionnant viaduc d'Arquejol, témoin d'une époque ancienne où le chemin de fer assurait le lien entre le sud du département et la

ville chef-lieu. Aujourd'hui, les trains ne circulent plus sur les rails. Le parcours est plus rafraîchissant, mais à la belle saison, il est apprécié de marcher sous l'ombre des arbres. Ce caractère "frais" de la région avait été remarqué par Stevenson - qui effectuait son périple en automne - qui allait de pair avec la monotonie de ce secteur : "J'ai fait un froid vif et coupant, et à part un groupe de cavaliers, une équipe de cantonniers, deux courtiers, la route fut moralement solitaire jusqu'à Pradelles".

Après le passage sous le ruisseau qui serpente au pied d'Arquejol, une petite côte attend le marcheur.

En arrivant à Pradelles, on distingue au sud-ouest l'étendue brillante de la retenue d'eau de Naussac. Pra-

delles offre une halte appréciée avant d'entamer la dernière partie de l'étape du jour, un patrimoine riche qui vaut au bourg le label de "Plus beau village de France".

Pendant quelques centaines de mètres, le voyage se poursuit, aux confins de trois départements, la Haute-Loire, l'Ardeche et la Lozère, et de trois régions, L'Auvergne, Rhône-Alpes et Languedoc-Roussillon.

Cette étape de 25 km se termine par une descente sur Langogne. Insensiblement, on a changé de région, on a quitté la pouzzolane du Devès, le basalte du haut Allier pour le granit et on se tourne maintenant vers le "Midi" que l'on devine à travers la pointe d'accent des habitants.

G.S.

Morceaux choisis Ce qu'écrivait Stevenson en 1878

"Dans une petite localité, nommée Le Monastier, sise en une agréable vallée de la montagne, à quinze milles du Puy, j'ai passé environ un mois de journées délicieuses. Le Monastier est fameux par la fabrication des dentelles, par l'ivrognerie, par la liberté des propos et les dissensions politiques sans égales. Il y a dans cette bourgade des tenants des quatre partis qui divisent la France : légitimistes, orléanistes, impérialistes et républicains. Et tous se haïssent, détestent, dénigrent et calomnient réciproquement (...). C'est une vraie Pologne montagnarde. Au milieu de cette Babylonie, je me suis vu comme un point de ralliement. Chacun avait à cœur d'être aimable et utile pour un étranger.

(...) Les gens du Monastier, de toutes nuances d'opinion politique, s'accorderent pour me prédire maintes mésaventures grotesques et me menacer de mort subite dans des conditions extravagantes. Froid, jours, voleurs et par-dessus tout les mauvais tours de la nuit étaient quotidiennement et éloquentement appelés à mon attention.

(...) C'était dimanche. Les champs de la montagne étaient tous déserts dans la clarté du soleil et, tandis qu'au bas de la côte, nous traversions Saint-Martin-de-Frugères, l'église débordait de fidèles jusque sur le seuil. Il y avait des gens agenouillés au dehors sur les marches et le bruit du plain-chant du prêtre m'arriva de l'intérieur obscur. Cela me donna aussitôt une impression de famille.

(...) De toutes parts, Goudet est encerclé par des montagnards : des sentes rocailleuses, praticables au mieux par des ânes, rattachent la localité au reste de la France. Et hommes et femmes y boivent et sacrent dans leur coin de verdure où, du seuil de leurs demeures, lèvent les yeux, l'hiver, vers les pics ceints de neiges, dans un isolement qu'on jurerait pareil à celui des Cyclopes homériques. Mais, il n'en est rien. Le facteur atteint Goudet avec son sac postal. La jeuneuse ambiteuse de Goudet est à moins d'une demi-journée de marche du chemin de fer du Puy.

(...) Je voulais atteindre le lac du Bouchet, où j'avais l'intention de camper, avant le coucher du soleil, et, pour n'en conserver que l'espoir, il me fallait immédiatement maltraiter cet animal résigné. Le bruit des coups que je lui administrais m'éceuvrait.

(...) L'auberge du Bouchet-Saint-Nicolas était des moins prétentieuses que j'aie jamais visitées, mais j'en vis beaucoup plus de ce genre durant mon voyage. Elle était, en effet, typique de ces montagnes françaises. Qu'on imagine une maison campagnarde à deux étages avec un banc devant la porte, la cuisine et l'étable contiguës, de sorte que Modestine et moi pouvions nous entendre dîner réciproquement. Amablement des plus somnolents, sol de terre battue, un dorroir unique pour les voyageurs et sans autre commodité que des lits. Dans la cuisine, cuisson et manger vont de pair et la famille y dort la nuit. Quoique à la fantaisie de faire sa toilette doit y procéder en public à la table commune (...). Le vin y est des plus médiocres, l'eau-de-vie abominable. Et la visite d'une énorme truie grognant sous la table et se frottant à vos jambes n'est pas un impossible accompagnement du repas. Mais les gens de l'auberge, neuf fois sur dix, se montrent cordiaux et empressés. Aussitôt que vous avez passé le seuil, vous cessez d'être un étranger et, quoique ces paysans soient rudes et peu expansifs sur la grand-route, ils témoignent d'une notion de gentil savoir-vivre, dès que vous partagez leur foyer".



Le marcheurs à son arrivée à Pradelles.



L'arrivée à Langogne, terme de la deuxième étape.
Photo V. Joffre.